

Pour la paix civile au Liban
Une vie pour le Liban
Youakim Moubarac, un homme d'exception¹
Georges Corm²

Un savant engagé dans l'histoire

Les hommes de ma génération qui ont eu la chance de se trouver aux côtés de Youakim Moubarac dans sa quête incessante de paix, de dialogue et de concorde entre les Libanais ont joui d'un privilège exceptionnel, à la mesure de la personnalité hors du commun qui était la sienne.

Au demeurant, la vigueur intellectuelle de cet ecclésiastique, homme de très haute culture, mais pourtant si modeste et si proche de tous ses amis laïcs, l'avait amené à développer une vision du monde aux horizons élargis. Le Liban, à l'origine de ses racines profondes, était pour lui un lieu privilégié d'où il fallait organiser le dialogue, la paix, le bon sens entre un monde arabe, majoritairement musulman, et l'Europe à l'avant-garde de la modernité politique. Dans cette Europe, la France et la culture française étaient pour lui un espace, bien plus, une demeure physique et intellectuelle, qu'il affectionna toute sa vie. Saint-Sulpice, Saint-Roch, l'Abbaye de Jouarre, l'Université catholique de Louvain en Belgique, mais aussi la Sorbonne, furent ses lieux d'élection en terre européenne.

Il y devint cette personnalité riche et complexe, tout à la fois un prodigieux savant maronite, continuateur d'une tradition inaugurée par l'ouverture du collège maronite de Rome en 1584 et qui donna au Liban et à l'Europe des hommes éminents, ouverts sur l'Église universelle et tous ses courants; un francophile inlassable, même lorsque les actions françaises au Levant qu'il essayait d'influencer au bénéfice du Liban, des arabes et des Français ne répondaient pas à ses aspirations; un islamologue de haut vol pour qui le monothéisme dans ses trois variantes, juive, chrétienne et musulmane, qu'il appelait « abrahamiques » n'avait aucun secret; un historien hors pair de l'Église maronite et de ses racines « antiochiennes », élément central de sa vision réconciliatrice des Églises d'Orient dans leurs vieilles querelles théologiques, mais aussi élément fondamental dans le développement de sa propre démarche historique pour dépoussiérer progressivement et avec beaucoup de tact la conception devenue canonique, monolithique et sans nuance, des origines de l'Église maronite et de sa « perpétuelle fidélité » à l'Église de Rome. Entre 1962 et 1965, il a d'ailleurs écrit treize fascicules au titre éloquent d'*Antiochena*.

¹ Publié également dans Corm, Georges, *Youakim Moubarac, un homme d'exception*, Beyrouth, Librairie orientale, 2004.

² Professeur des universités libanaises, économiste et historien, ancien ministre des Finances du gouvernement libanais.

L'œuvre écrite très importante de Youakim Moubarac reflète ces trois aspects majeurs de sa personnalité.

Sa *Pentalogie maronite*, parue en 1984, mais d'autres écrits sur l'Église maronite, sont bien le couronnement d'une réflexion menée tout au long d'une vie sur le destin maronite en Orient et son rôle de vecteur de modernité par le contact précoce avec l'Europe.

Sa *Pentalogie islamo-chrétienne*, qui lui est antérieure, témoigne de son désir ardent de réconcilier les deux monothéismes qui se sont si longtemps considérés ennemis. Cette *Pentalogie* avait été précédée de nombreux travaux s'inscrivant dans la problématique créatrice qu'il développait avec constance (en particulier *Abraham dans le Coran*, sa thèse de doctorat en théologie, puis *La pensée chrétienne et l'Islam des origines à la prise de Constantinople*, sa thèse de 3e cycle en études islamiques, enfin *Recherches sur la pensée chrétienne et l'Islam, de la prise de Constantinople à Vatican II*, sa thèse de doctorat d'État).

Les thèmes sous lesquels ont été placés les cinq volumes de *La Pentalogie islamo-chrétienne* traduisent bien l'évolution de sa pensée et sa maturation, puisqu'aux questions relatives à l'œuvre de Louis Massignon dont il avait le disciple fidèle qui ne ménagea pas ses efforts pour rassembler et faire connaître l'œuvre de cette grande personnalité (tome I), il ajouta une critique de la façon occidentale de lire le Coran (tome II), puis un autre regard perçant sur la façon dont l'Islam conçoit le dialogue islamo-chrétien (tome III), cependant que les tomes IV et V exposent successivement ses conceptions du rôle des chrétiens dans le monde arabe, puis la place centrale de la Palestine dans la conscience arabe qu'il nomme, comme nous allons le voir, « arabité ».

Les fameuses *Libanica* nous ont livré ses profondes réflexions géopolitiques et culturelles sur les destins croisés de la France, du Liban, des Arabes et de la Palestine se recoupant ou s'entrechoquant sur la scène mondiale. Réservée au cercle restreint de ses amis personnels ou de ses connaissances dans les milieux diplomatiques français, ces bulletins admirables étaient toujours écrits sur la vieille machine à écrire qu'il affectionnait et où il ne manquait jamais de mettre en en-tête « Abbaye de Jouarre », signifiant par là que sa pensée, même lorsqu'elle se déployait dans l'ordre politique, restait toujours fidèle à sa vocation spirituelle.

L'importance fondatrice du dialogue islamo-chrétien dans la vie de Youakim Moubarac

Mais derrière le savant islamologue se découvre, en fait, l'itinéraire personnel de Moubarac. Pour lui, le dialogue islamo-chrétien est, en effet, le prélude indispensable pour la double réconciliation entre l'Europe chrétienne, avec en son centre la France au passé colonial, et l'Orient musulman encore récemment colonisé par elle; mais aussi, la réconciliation et la concorde des Libanais entre eux, dans la mesure où la présence française en Orient et, plus spécialement au Liban, fut une pomme de discorde majeure entre Libanais.

C'est sur l'œuvre de Louis Massignon et la notion d'abrahamisme que Youakim Moubarac bâtit ses conceptions vigoureuses sur le dialogue islamo-chrétien et ses relations avec le troisième monothéisme, le judaïsme.

Pour Moubarac, en effet, l'islam est un défi positif pour le christianisme qu'il ne faut pas hésiter à accepter en toute fraternité. Exclu des deux autres monothéismes qui ne l'ont pas reconnu, il estime, dans le sillage de Louis Massignon, qu'il est temps de prendre acte et de réfléchir en toute bonne foi aux interrogations majeures que lance la prophétie de Mohammed aux Chrétiens comme aux juifs.

C'est sur un double plan théologique et politique que se déroule la pensée de Youakim Moubarac dans tous ses écrits sur le dialogue islamo-chrétien dont il refuse qu'il se restreigne à un « vade-mecum pour le touriste d'expression française en terre d'Islam »³. Sur le plan théologique, en particulier, il invoquait sans cesse la nécessité pour l'Islam d'être inclus dans « l'histoire du salut », telle que développée par le christianisme. Toutes ses recherches sur la perception chrétienne de l'Islam au cours de l'histoire s'inscrivent dans cette urgente nécessité que lui dictaient aussi bien sa foi ardente que sa sensibilité politique si raffinée.

Il ne fait pas de doute que par son action auprès du Vatican, il fut un acteur majeur de la nouvelle doctrine de l'Église reconnaissant à l'Islam sa pleine place dans le monde des religions révélées. Mais son combat pour inscrire l'Islam sur pied d'égalité avec le christianisme et le judaïsme ne s'arrête pas là. Il se battit aussi pour faire reconnaître par le christianisme occidental la place centrale de Jérusalem dans l'Islam, la légitimité de la résistance palestinienne et de sa revendication pour une Palestine unitaire où chrétiens, juifs et musulmans vivraient sur pied d'égalité, le fait que les sociétés musulmanes devaient être aussi reconnues dans la dimension de sociétés sous-développées, faibles et humiliées.

Courageux et sans complexes vis-à-vis du judaïsme, Youakim Moubarac n'hésitait pas à réclamer de ce dernier qu'il fit le même cheminement que le christianisme dans son ouverture œcuménique et sa repentance vis-à-vis du judaïsme et qu'il procéda, en conséquence, à la réhabilitation du Christ dans l'histoire juive du salut et son eschatologie, comme le faisait l'Église dans son nouveau regard sur le judaïsme. Il regretta que l'Église ne fût pas plus ferme sur ce sujet lors des discussions de Vatican II et du document sur les rapports avec le Judaïsme et les non chrétiens.

En fait, dans la pensée de Youakim Moubarac, les trois monothéismes devaient se reconnaître réciproquement et engager un dialogue théologique profond sur l'histoire du salut qui débute avec la promesse d'Abraham. En ce sens, il estimait que le Coran avait été très loin dans la reconnaissance du judaïsme et du christianisme, ainsi que la demande de dialogue entre « gens du livre » que l'on retrouve dans plusieurs sourates, alors que les deux autres monothéismes avaient

³ Dans *L'Islam et le dialogue islamo-chrétien*, Pentalogie islamo-chrétienne, Tome III, p. 209.

rejeté l'islam.

Pourtant, au fil des années, il prit conscience des limites de ce que pouvait apporter un dialogue des monothéismes sur le plan politique, au point de jeter un cri désespéré, peu d'années avant sa mort, sur la théologie du salut dans laquelle il s'était tellement investie. C'est lors d'un Colloque tenu à Paris sur les chrétiens d'Orient en 1988 qu'il devait prononcer ces paroles saisissantes

« Ceux qui sont ici savent que je conteste fondamentalement la théologie de l'histoire du Salut. J'ai passé trente ans de ma vie pour, je dirai, la rendre acceptable. En disant que cette histoire de Salut dite judéo-chrétienne n'était pas exclusive, ni excluante et qu'au moins, elle devait s'élargir à l'islam. Pendant trente ans donc, on a fait de l'abrahamisme; je dois déclarer, sans brûler ce que j'ai adoré, que je trouve ce schéma tout à fait ambigu.

Le schéma de l'histoire du Salut, même étendu à l'islam, est inopérant pour les raisons suivantes. D'abord sur le plan pratique: je constate que ce schéma n'a fait que nourrir des conflits sans nom. Depuis le début et jusqu'au jour d'aujourd'hui, et que donc cela mérite réflexion, ce n'est pas une histoire de théologie, mais une histoire de combat fratricide, et d'injustice grave. Je dis en pesant bien mes mots: c'est cette conception de l'histoire du Salut qui a alimenté tous ces conflits. C'est l'histoire du Salut qui est à l'origine du colonialisme. J'ai une histoire, tu n'en as pas, je vais t'introduire dedans. Voilà la théologie de l'histoire du Salut. J'ai la vérité, tu ne l'as pas; tu es dans l'erreur. Je vais te mettre dedans. »⁴.

L'arabité et la place des chrétiens antiochiens dans le monde arabe

En fait, le magnifique mouvement de réconciliation islamo-chrétienne, culturelle, religieuse et politique qu'il préconisait et qui agitait toute la puissance de son intellect, devait se heurter à des évolutions lourdes tout à fait contraires à ses aspirations.

Tout d'abord, pour Youakim Moubarac, c'est le soutien des puissances occidentales à l'aventure du sionisme qui déracine les Palestiniens, autre peuple phare et clé du Proche-Orient aux côtés des Libanais, qu'il convient de dénoncer sans compromission. Comme nous le verrons un peu plus loin, il condamnera d'ailleurs sans cesse, tout au long de sa vie, le sionisme et s'efforcera de montrer que cette idéologie est tout à fait contraire à l'esprit même du monothéisme et de la théologie juive. Il fut un critique implacable du développement du mythe de racines judéo-chrétiennes dans la pensée occidentale moderne, mythe qui sert encore aujourd'hui de légitimation à l'entreprise de judaïsation de la Palestine, contre sa vocation œcuménique de base. Il fut un ardent partisan d'une Palestine laïque et démocratique où tous les enfants d'Abraham pourraient vivre en paix. Pour lui, il ne faisait aucun doute que le modèle politique libanais ainsi que le rôle

⁴ In *Les Chrétiens du monde arabe*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1989, p. 124.

intellectuel joué par les chrétiens à l'échelle du monde arabe seraient en butte à la plus vive hostilité du nouvel État israélien qui tenterait de faire émerger dans toute la région des entités à base communautaire exclusive sur son propre modèle.

Mais ensuite, la montée du Wahhabisme, cette « secte » de l'Islam puritain et inflexible, porté par la fortune pétrolière de l'Arabie saoudite, et qui s'est répandue dans le monde arabe et musulman de façon foudroyante. Enfin, la révolution religieuse iranienne qui habille l'anti-impérialisme d'une connotation religieuse qui vient déraciner ses fondements laïcs. De même qu'il dénonça le sionisme, il fut aussi sévère à l'endroit de ceux qui prêchaient des doctrines musulmanes de type théocratique. Ce sont d'ailleurs ces évolutions qui ont fini par broyer le Liban pour qui il déploya une énergie inépuisable afin d'éteindre les incendies qui le dévoraient de partout.

Lorsqu'il écrivait ses plus belles pages sur le dialogue islamo-chrétien, bien avant ces bouleversements de la scène politique et intellectuelle du monde arabe, Moubarac était porté par les souffles de la décolonisation et les efforts de nombreux intellectuels des deux côtés de la Méditerranée de construire une « méditerranéité ». Cette approche visait à dépasser les lignes de clivages et le passé tourmenté des affrontements entre les deux rives qui, depuis les Croisades, avaient pris cette tournure de combat religieux. En particulier, aux côtés de Michel Asmar, la fondateur du Cénacle libanais et son grand ami qui joua un rôle clé dans la publication de la *Pentalogie islamo-chrétienne*, puis celle de la *Pentalogie maronite* durant les années difficiles de la guerre au Liban, il participe intensément, autour du Cénacle, à la vie intellectuelle libanaise.

Mais plutôt que de s'enrégimenter dans l'idéologie un peu vague et romantique de la « méditerranéité », Youakim Moubarac n'hésita pas à s'engager de façon courageuse, comme toujours, sur une autre voie, plus fidèle à l'image qu'il se faisait de ses racines orientales complexes. Réconcilier l'Orient et l'Occident, tel était son rêve intellectuel, sa passion, car il avait bien conscience que l'avenir et le destin du Liban se jouaient dans le succès de cette entreprise. Mais cette réconciliation, pour lui, ne pouvait se faire que sur des bases historiques et culturelles solides. Dans sa vision, ces bases historiques étaient essentiellement constituées du riche patrimoine des Églises d'Orient, bâti sur les racines « antiochiennes » communes, qu'il faut enfin reconnaître dans sa plénitude; mais aussi des racines « abrahamiques » partagées entre l'Islam et le Christianisme, trop longtemps méconnues au profit d'un mépris réciproque.

Une autre dimension fondamentale de sa vision est constituée par l'introduction d'une distinction fondamentale qu'il fit dans ses écrits entre « arabisme », expression d'un nationalisme politique exclusivement unitaire qui ne pouvait concerner le Liban et « arabité », expression d'une appartenance culturelle dont le Liban était un élément pivot en Orient⁵. Pour lui, l'arabité constituait la

⁵ Terme qu'il écrivait en arabe « 'ourba » pour le différencier de « 'ourouba » le terme le plus usité, mais en fait plus proche du sens « arabisme » ou « nationalisme arabe » que de

modernité culturelle de l'Orient arabe et non point une idéologie politique nationaliste. C'est pourquoi, il prêcha sans arrêt aux Libanais la nécessité d'être attachés à l'arabité puisqu'ils avaient eux-mêmes largement contribué à la façonner par leur contribution majeure à la renaissance des arts et des lettres arabes.

De même, et de façon parallèle, il invitait les maronites à ne pas rester figés et immobiles sur la « romanité » de leur église, mais bien à se tourner vers ses sources antiochiennes et syriaques, préexistantes à la grande cassure entre l'Église melkite de Byzance et celle de Rome. Je pense que c'est cette attitude qui lui inspira le travail colossal de mise en forme de la *Pentalogie maronite* qui rassemble un nombre impressionnant de documents exceptionnels et peu connus, relatifs non seulement à la communauté maronite, mais à l'histoire du Liban. Les commentaires qu'il écrivit pour introduire certains des textes majeurs choisis par lui sont un chef d'œuvre d'écriture éthérée et profonde, remettant en cause avec précaution et délicatesse les conceptions figées que peuvent avoir certains Libanais, qu'ils soient des laïcs ou des hommes d'église, de l'histoire de leur communauté ou de leur pays. La préface qu'il écrivit à cette *Pentalogie* est, vraisemblablement l'exposé le plus complet de la structure de sa pensée et de ses aspirations culturelles, philosophiques et politiques concernant la vocation des maronites et du Liban. Comme il le dira lui-même avec élégance et modestie tout à la fois, au début de son introduction à la *Pentalogie*: « L'histoire maronite est tissée de questions. Aucune d'elles n'est ici résolue. Mais certaines y sont posées ».

Liban, Palestine, arabité et dialogue islamo-chrétien: même combat

Youakim Moubarac, ayant montré avec courage comment bâtir le dialogue islamo chrétien, n'hésite pas à se lancer dans une défense sans compromis des droits des Palestiniens et une réfutation des revendications du mouvement sioniste. Ses principaux textes ont été regroupés dans le tome V de la *Pentalogie islamo-chrétienne*. Pas une ligne de ce qu'il a écrit en mai-juin 1967, dans la conjoncture de la Guerre des six jours, n'a vieilli. Il s'adresse alors dans plusieurs lettres aux grands intellectuels français, tels que François Mauriac, Germaine Tillon, Jacques Maritain et d'autres. L'écriture est bouillonnante, foisonnante et sans détour. Moubarac, en effet, accepte mal que ces personnalités ne voient pas l'injustice qui se commet en Palestine et qu'elles tombent dans le panneau de la propagande israélienne. Il y dénonce donc sans ménagement « la conscience rabbinisée de l'Occident, autant que cléricalisée »⁶. Il affirme « détester ceux qui en Israël et dans l'Église, rabaissent le dessein de Dieu sur son peuple et, après avoir voulu nous faire croire que ce qui s'est passé le Vendredi Saint n'est qu'un fait divers des annales juives sous Ponce Pilate, veulent maintenant réduire la promesse abrahamique

celui d'« arabité ».

⁶ *Pentalogie Islamo-chrétienne*, Editions du Cénacle libanais, 1972-1973, Tome V, p. 45.

aux dimensions d'une entreprise coloniale et d'une propriété privée. »⁷

Le recueil de ces textes permet très bien de voir la liaison intellectuelle et spirituelle que Moubarac fait entre la défense de l'Islam, « protestation de tous les exclus de la promesse », la cause palestinienne, la défense du Liban, cœur des libertés de la Syrie et du monde arabe, plate-forme principale du dialogue islamo-chrétien, l'arabité comme œcuménisme culturel. Il envoie à ses interlocuteurs divers mémorandum pour régler le problème palestinien. Il y plaide la cause d'une Palestine judéo-arabe, à l'égal du Liban islamo-chrétien, qui scellerait la réconciliation des trois monothéismes. Il sent fort bien d'ailleurs la menace que la politique israélienne de force et d'expansion, mais aussi d'exclusion des Palestiniens, fait peser sur le Liban. C'est pourquoi, il s'agit pour lui d'un même un seul combat. Défendre la Palestine, c'est défendre le Liban, c'est aussi défendre l'arabité et la modernité, c'est réaliser son beau rêve de la réconciliation de tous les fils d'Abraham, sans distinction entre Israël et Ismaël. Il n'hésite pas d'ailleurs dans ses plaidoyers vibrants de passion à rappeler le patrimoine islamique de Palestine, et plus particulièrement celui de Jérusalem⁸.

Moubarac sera un acteur important de la Conférence mondiale des chrétiens pour la Palestine qui se tient à Beyrouth en mai 1970. Il y fera une communication sur « La signification de Jérusalem ».⁹

En réalité les vues de Youakim Moubarac sur les rapports de l'œcuménisme et de la Palestine ont un caractère quasi prophétique. Il a déjà l'intuition exceptionnelle de la montée d'un fondamentalisme chrétien d'origine anglo-saxonne qui s'accommode de l'injustice faite au Palestinien, du rétrécissement du judaïsme dans le sionisme, de l'exclusion de l'Islam du monde monothéiste. « Quand l'attention de la chrétienté est ramenée vers la Terre Sainte du seul point de vue archéologique ou folklorique, écrit-il, l'emprise qui s'exerce sur elle n'est plus en fin de compte à l'Europe, mais à l'Amérique. C'est dans le christianisme américain, en effet, catholique aussi bien que protestant, que se manifeste davantage un fondamentalisme biblique élémentaire, un philosémitisme en tout point opposé à l'antisémitisme, mais de la même veine, et un culte du succès, sinon du triomphe de la chrétienté qui essuie ailleurs tant de déboires »¹⁰. La vocation des chrétiens d'Orient et plus particulièrement des Libanais doit devenir, de ce fait, pour Moubarac, de rétablir un véritable esprit œcuménique en Palestine, c'est à dire « y promouvoir une fraternité nouvelle avec les musulmans et les juifs réconciliés, pour voir poindre à la hauteur de Jérusalem cet astre royal qui, par-dessus la nuit des peuples, se lève à l'Orient. »¹¹

⁷ *Ibidem*, p. 46.

⁸ On verra, en particulier, dans le « Dossier Palestinien » la partie sur la « Vocation islamique de Jérusalem », pp.75-89 de la *Pentalogie islamo-chrétienne*, Tome V, op. Cit.

⁹ *Ibidem*, pp. 175-182.

¹⁰ *Ibidem*, p.166

¹¹ *Ibidem*, p.168.

Mais déjà, en ce début des années soixante dix, Moubarac décrit le malaise du Liban, ou comme il le dira « le Liban malade de la Palestine ». Avec son sens exceptionnel de la formule toujours juste et percutante, il estime que le Liban, « ce pays le plus faible et le plus démunie en face d'Israël, en est l'adversaire le plus implacable ». « Bien plus, écrit-il, je dirai plutôt que l'existence même du Liban, multiracial et multiconfessionnel, est la plus grande offense à l'État juif, et je comprends parfaitement qu'ayant ménagé jusqu'ici ce voisin fragile entre tous, de par son équilibre interne difficile à tenir, à cause des multiples pressions qui s'exercent sur lui, Israël ne lui ait prodigué que quelques coups de semonce, en attendant le coup de massue »¹². Moubarac dénonce alors la tendance de certains libanais à vouloir isoler le Liban de son environnement arabe, à vouloir se « recroqueviller » sur lui-même, ne rester ouvert que sur l'Occident « pour bien s'accommoder de l'enclave juive à ses côtés »¹³.

Ses ambitions humanistes et œcuméniques pour le Liban apparaissent en pleine lumière dans ce « Dossier palestinien » écrit peu de temps après la Conférence mondiale des chrétiens pour la Palestine. « Il ne s'agit pas comme certains le prétendent, écrit-il, de vouloir tourner le dos à l'Occident pour s'immerger dans le monde arabe et s'enfoncer dans la masse des pays sous-développés. C'est une opération suicide de rupture qui répugne fondamentalement à l'être libanais et qui serait un appauvrissement de l'arabité. Il n'en reste pas moins vrai que, tant sur le plan culturel, social ou économique, le Liban doit promouvoir une politique entièrement nouvelle, où ses attaches traditionnelles, loin de le détourner ou de le retenir, l'engagent à fond dans le processus de libération des pays arabes au sein du Tiers-Monde. Il y appartient non seulement par la majeure partie de sa population démunie, mais encore par sa place de trait d'union entre deux mondes, compromettant l'un avec l'autre et engageant les mieux pourvus au service des pauvres »¹⁴.

Pour lui, le Liban ne peut rester éloigné du conflit palestinien. Il prêche un engagement non violent du Liban dans le conflit, afin d'éviter « la paix bâtarde des égoïstes qui sont encore contents, quand à côté d'eux un monde crève ». Il récuse aussi la possibilité d'une neutralité; pour lui, « la paix des neutres » est celle de ceux qui « ayant tiré leur épingle du jeu, comptent les coups du malheur qui les épargne, alors même qu'il les menace en premier lieu »¹⁵. Le Liban, dans sa vision du conflit palestinien, doit être « comme la cellule radioactive qui désintègre le processus de la violence, enlève au système sioniste sa raison d'être et contribue en Palestine à la réintégration des juifs, sur le même pied d'égalité que les chrétiens et les musulmans dans tout le monde arabe. » Le grand visionnaire ajoute alors: « Tant que ce rêve n'est pas réalisé, tant que cette utopie n'est pas le berceau de notre

¹² *Ibidem*, p. 138-139, dans la sous partie VII de l'étude « Le problème palestinien entre le politique et le religieux », intitulée « Le Liban malade de la Palestine » (pp. 138-144).

¹³ *Ibidem*, p. 139.

¹⁴ *Ibidem*, p.140-141.

¹⁵ *Ibidem*, p. 141.

renaissance, nous dirons que « le Liban est malade de la Palestine »¹⁶.

Voici des paroles qui ont aujourd'hui une résonance toute particulière quand on sait dans quel état de délabrement moral et physique le Liban est sorti de ses guerres gigognes, ayant abandonné tout rêve et toute utopie pour se replier sur l'affairisme et la corruption, cependant que seul « le parti de Dieu » qui a réussi à libérer le sud du Liban par ses sacrifices, continue dans son optique particulière de rêver de la libération de Jérusalem.

L'homme d'action pour la paix au cours des années de malheur

Son action pour rétablir le dialogue entre Libanais (1975-1977)

On ne s'étonnera pas après avoir pris la mesure de l'engagement passionné et non violent de Youakim Moubarac pour la Palestine, l'arabité, l'œcuménisme au centre duquel se trouve le Liban, de le voir, durant toutes les années de violence qui ont déchiré le Liban, s'investir avec passion, dans la recherche de la paix et de l'apaisement. Il se comporta alors en véritable homme d'État, ce dont manquait cruellement le Liban, en même temps qu'un ambassadeur de l'ombre hors classe, peut-être le seul qui avait une vision claire, mais en même temps nuancée et complexe. Cette vision contrastait avec les simplifications et les clichés qui avaient cours auprès des chefs de guerre locaux et de leurs protecteurs étrangers, arabes ou occidentaux, ambassadeurs en poste à Beyrouth ou chefs d'État. Son rôle fut particulièrement actif durant la première phase de cette guerre dévastatrice.

Sa démarche était alors double, inspirée de ses propres convictions sur le rôle que pouvait jouer la France au Liban et sur la nécessité de maintenir le dialogue entre les deux protagonistes locaux majeurs du conflit, Kamal Joumblatt son ami, devenu chef de la coalition dite « palestino-progressiste » et Bachir Gemayel, jeune et fougueux, lancé à la conquête du pouvoir absolu dans les communautés chrétiennes, dont il s'efforçait de calmer les ardeurs guerrières. De même, il s'efforçait de rassembler sans relâche à Beyrouth même ou à Paris, des intellectuels ou des hommes politiques restés loin de l'embrigadement milicien pour analyser la situation, tenter de dégager des solutions, les convaincre d'être des porteurs d'apaisement.

Bien plus, et très courageusement, il n'hésita pas à s'investir dans la fonction de trait d'union entre deux acteurs majeurs du drame libanais, Kamal Joumblatt, le chef incontesté de la coalition des partis de la gauche libanaise et Béchir Gemayel, le très jeune, fougueux et violent chef de la milice phalangiste. Il avait semble-t-il réussi à mettre en route, à travers sa personne, ce dialogue indispensable pour ramener le calme; seule une personnalité de sa trempe pouvait réussir une telle gageure consistant à permettre à deux personnalités si opposées par l'âge, l'expérience, la vision du monde de communiquer entre elles. Une rencontre publique avait même été décidée entre les deux protagonistes, lorsque l'assassinat

¹⁶ *Ibidem*, p. 142.

en 1976 de la sueur de Kamal Joumblatt, Linda, qui habitait un quartier chrétien de Beyrouth, vint mettre fin à cet espoir. Moubarac en tira la conclusion que les parties libanaises au conflit n'étaient pas libres de leurs mouvements et que leurs protecteurs extérieurs avaient tous les moyens de paralyser toute démarche de paix strictement libanaise qui se passerait de leur aval.

En 1977, Kamal Joumblatt disparaissait tragiquement pour le Liban, assassiné pour avoir montré trop d'indépendance par rapport au voisin syrien qui avait réussi à s'ériger en protecteur de cette coalition des partis libanais de gauche avec les mouvements armés palestiniens dont il était le chef. Le nom de cette coalition glissera alors insensiblement de « palestino-progressiste » à « islamo-progressiste », témoignant du virage nouveau, à connotation exclusivement communautaire, pris par la situation libanaise. La coalition opposée deviendra alors, plus que jamais, celle des partis chrétiens que Gemayel unifie par la force armée et qui se placera bientôt sous la protection d'Israël, ce qui relancera de façon spectaculaire les violences.

Youakim Moubarac montrera cependant son courage une nouvelle fois, lorsque le jeune chef phalangiste fut porté à la présidence de la République libanaise en août 1982 par les canons israéliens et la bénédiction des États-Unis et de la France. Dans une libre opinion publiée par le journal « Le Monde », quelques jours après cette mascarade d'élection, ce simple prêtre maronite - qu'aucune milice ou qu'aucun État étranger ne protège - admoneste avec courage le nouveau président¹⁷. Faisant directement allusion à son passé de « loubard », suivant ses propres termes, il l'invite à la repentance pour pouvoir exercer noblement ses nouvelles fonctions.

Son action auprès de la France et des Palestiniens (1977-1982)

Mais notre ecclésiastique, après la rencontre avortée entre les deux chefs libanais, n'avait pas baissé les bras. Tirant la leçon de cet échec, il décida alors de travailler sur le plan des grands acteurs sur la scène libanaise. Visionnaire, comme à l'accoutumé, il prêcha par tous les moyens une alliance franco-palestinienne et libanaise pour tout à la fois déjouer les plans israéliens de dépècement du Liban, appuyés par les États-Unis, et desserrer en même temps l'étreinte syrienne sur la coalition palestino-progressiste. Pour lui, seule la France était en mesure de jouer ce rôle. Aussi bien ses traditions séculaires de présence en Orient, les valeurs de la Révolution française, que l'indépendance assurée par le Général de Gaulle vis à vis des États-Unis et d'Israël, mettaient la France dans une position privilégiée pour travailler à ce processus. Pour lui, une réconciliation palestino-libanaise, en particulier entre les partis chrétiens et l'OLP, s'imposait aussi, les Libanais, tout comme les Palestiniens étant soumis à la même menace israélo-américaine. Le Liban, fidèle à la vocation que lui attribuait Moubarac de « refuge » des libertés arabes, ne pouvait renier son engagement aux côtés des Palestiniens. C'est la double irruption israélo-américaine

¹⁷ Dans « Une lettre à Béchar Gemayel: De la légalité à la légitimité », *Le Monde*, 14 septembre 1982.

et syrienne qui avait largement contribué, selon lui, à rompre la solidarité entre deux peuples victimes de la même plaie. La France, seule, auréolée de son prestige, pouvait être en mesure de contrer les desseins malfaisants à l'encontre des deux peuples libanais et palestinien, également martyrisés.

Je pense que cette vision ne manqua d'influencer la diplomatie française, en particulier durant l'ambassade de Louis Delamare au Liban au début des années quatre vingt. Son lâche assassinat à Beyrouth en 1981 n'est peut-être pas sans rapport avec les efforts admirables qu'il déployait pour desserrer l'étreinte syrienne sur le Liban et rapprocher l'OLP des milices chrétiennes. De même, on peut constater son influence dans l'idée française de constitution de la Force multinationale d'intervention (FMI) au Liban destinée à assurer le départ du Liban, dans la dignité, des combattants palestiniens et la protection des populations civiles libanaises et palestiniennes.

Hélas, la France se laissera happer dans son intervention au Liban par la logique perverse consistant à accepter l'élection quasiment forcée de deux présidents phalangistes successifs, puis par la participation du contingent français débarqué au Liban dans le cadre de la FMI dans le désarmement des milices libanaises opposées à Israël, cependant que la milice phalangiste n'était pas inquiétée et commençait à semer la terreur au Chouf et à Beyrouth-ouest. Elle, en payera le prix fort en vies humaines. Mais le Liban tout entier devait sombrer à nouveau dans l'anarchie et le chaos sanglant.

Retour sur le front interne (1983-1998)

Infatigable cependant, Youakim Moubarac n'arrête pas ses efforts. La France s'étant progressivement désengagée du conflit libanais après les attentats sanglants contre son contingent à Beyrouth, et l'OLP ayant été expulsée de Beyrouth puis de Tripoli, ses efforts se tourneront à nouveau vers le front interne. Il travaillera donc avec ses amis libanais de Paris à la mise sur pied d'une plate-forme d'entente nationale d'un côté, et à la promotion d'une alternative libérale et ouverte à la représentation politique chrétienne. La déconfiture des phalangistes sous le règne israélien au Liban puis les rivalités entre factions de la milice des Forces libanaises issues du parti phalangiste devenu orphelin de Bachir Gemayel, l'incite à mettre en avant dans ses *Libanica* ses amis libanais de Paris.

Évidemment, sa fidélité à Raymond Eddé, symbole d'intégrité et de dignité dans le chaos libanais, ne se dément pas. Il lui consacrera une très belle « Lettre ouverte à un jeune octogénaire »¹⁸. Mais ce dernier est un solitaire en politique qui agit et réagit à l'intuition du moment; il n'est pas un homme d'action collective. Aussi c'est Youakim Moubarac qui réunit souvent chez lui, durant les années 1983-1986, ses amis libanais de Paris pour les pousser à constituer un comité qui pourrait prendre la relève de la classe politique chrétienne du Liban qui a si lamentablement

¹⁸ *Libanica*, n° 38, Carême 1993.

échouée. De nombreuses réunions se tiendront dans son petit appartement, accroché à l'église Saint-Roch, si frustré, mais en même temps si rayonnant de chaleur et du savoir des innombrables livres et des thèses de doctorat qu'il patronne. D'autres fois, des réunions se tiennent chez les uns ou chez les autres, parfois aussi au foyer de jeunes filles du 13 rue du Regard dans l'hospitalité bienveillante de la sœur Clémence Hérou.

De cette époque date un « projet de protocole national » qu'il propose au patriarche maronite de parrainer et « garantir », aux côtés du Président de l'assemblée nationale et du Président du conseil, en tant que représentants de la continuité historique et de la légalité républicaine au Liban¹⁹. Ce document est tout à fait remarquable, car il nous fait réaliser la largeur de vue de Youakim Moubarac. Je ne peux donc ici m'empêcher d'en évoquer les traits saillants:

°Arabité du Liban

« Le Liban appartient à l'arabité en tant que composante majeure d'une civilisation mondiale forgée par les religions et les sociétés entre l'Asie de l'Ouest et le bassin méditerranéen ».

°Un État civil

« Le Liban est un État civil qui refuse d'être dominé par quelque confession que ce soit. La relation entre la religion et l'État s'y caractérise par la cohésion qu'exige le passage de la représentativité confessionnelle telle qu'elle prévaut actuellement au Liban, à la représentativité nationale qui doit y être envisagée »

°Un État fort, assurant la décentralisation dans un cadre unitaire pour garantir la participation la plus large

°Un président qui veille à renforcer la convivialité et doit veiller à refuser tout ce qui y porte atteinte

°Un pouvoir exécutif exercé par le conseil des ministres, présidé par le Président de la République, le Parlement arbitrant en cas de conflit entre les deux autorités. °Un pouvoir législatif renforcé par:

- Une stabilité plus grande au poste de Président de l'Assemblée
- L'égalité de nombre entre députés chrétiens et musulmans
- Un nouveau régime électoral « qui définisse les circonscriptions et les règlements électoraux, afin que soit garanties l'unité du pays et la convivialité,

¹⁹ Document soumis à sa Béatitude le Patriarche Maronite et à leurs Excellences le Président de l'Assemblée Nationale et le Président du Conseil. Comportant un projet de protocole national à établir entre eux :

- Les fondements d'un accord entre Libanais
- La manière de mettre un terme au conflit du Liban
- Les fondements de la relation avec la Syrie
- Une candidature de salut public pour la présidence de la République libanaise

ainsi que *l'efficacité* de la représentativité politique ».

°Un régime économique « libre, harmonisé, qui respecte la justice distributive et donne les mêmes chances aux individus, aux collectivités et aux régions, de manière à servir l'unité du Liban, son indépendance et son appartenance à son milieu ».

Son texte, non daté malheureusement, mais vraisemblablement écrit en 1988, décrit ensuite très minutieusement les modalités de mise en œuvre de ce protocole de règlement, y compris « les fondements d'une relation d'amitié et de collaboration permanentes entre le Liban et la Syrie ». Nous y trouvons, en fait, les grandes lignes des accords de Taëf si leurs auteurs qui connaissaient très bien Youakim Moubarac et sa pensée avaient respecté les principes majeurs de « convivialité », d'État civil et « d'arabité » contenus dans le document. Moubarac, d'ailleurs, exprimera dans diverses notes toute son opposition à ces accords et regrettera que l'Église maronite ait cru bon d'exprimer ouvertement son appui. Il estimait que le silence eut été préférable, parce que cela n'aurait pas contribué à légitimer le régime de la Seconde République, issue de ces accords, qu'il trouvait détestable.

Il tenta aussi de mettre sur pied en 1985 une Conférence Libanaise de Paris pour « dégager un consensus national, justement ouvert à son environnement arabe et à la Syrie, mais entièrement libre de son déroulement comme de ses résolutions ». Il ne s'agit pas, précise-t-il dans ce document qui fait l'objet d'une *Libanica* hors série, d'internationaliser la question libanaise. « C'est seulement, dit-il, permettre aux Libanais de participer d'une manière responsable à une internationalisation acquise sur le terrain. Les Libanais, ajoute-t-il, n'en sont jusqu'à présent que les victimes, quand certains d'entre eux n'en sont pas les agents, volontaires ou obligés, de telle ou telle grande, moyenne ou méprisable puissance ».

Mais tout cela est peine perdue, malheureusement, car les violences redoublent au Liban et la guerre n'est plus qu'un affrontement sectaire sans horizon politique ou sans le moindre enjeu.

A la fin des années quatre-vingt, il semble penser un moment que le général Aoun, qui n'a pas manqué d'affirmer son indépendance et celle de l'armée libanaise vis-à-vis de la milice chrétienne, peut contribuer à dénouer l'imbroglio libanais. Il semble le considérer comme un nouveau Raymond Eddé, mais qui cette fois se trouve sur le terrain, dispose d'un appareil militaire et de l'appui des États-Unis et de la France, en même temps, autant d'atouts qui ont fait défaut à son ami de toujours. Mais ces atouts seront éphémères et le général gâchera ces chances dans une aventure bien risquée, la guerre dite « de libération » contre l'occupant syrien, alors que les États-Unis l'ont déjà lâché en 1988 et que l'appui discret de la France disparaît, lorsqu'elle se range aux côtés des États-Unis pour préparer l'expédition militaire qui doit libérer le Koweït, envahi par l'armée de Saddam Hussein en août 1990

Le rôle clé dans la préparation du concile maronite

Par ailleurs, il s'engage activement dans la recherche d'un nouvel « aggiornamento » pour la communauté maronite. Son action se déroule sur deux plans à nouveau. Le premier concerne la nécessité de trouver des mécanismes de solidarité économique à l'intérieur de la communauté afin de freiner l'exode massif de ses membres hors du Liban ou la vente de biens immobiliers. Il travaille donc d'arrache pied à mettre sur pied de tels mécanismes (banque ou fonds); il compte beaucoup sur l'aide de la France, le patriarcat, les riches émigrés. Je me souviens de discussions, parfois orageuses, que nous avons eues sur le sujet, car je pensais que si les Maronites ne s'aidaient pas eux-mêmes, il était vain de quémander l'aide française, cependant que je restais sceptique sur la générosité des fortunes libanaises ou la capacité de l'Église à organiser une telle solidarité. Cette préoccupation l'incite à multiplier aussi les contacts au Liban, notamment avec le patriarcat qu'il convainc de son second grand projet, celui de la tenue d'un concile de l'Église maronite.

Il s'agit là, en effet, du second volet de son action libanaise, celui dans lequel il investira toutes ses énergies, jusqu'à épuisement. Pour lui, en effet, la tenue d'un concile constituera le point de départ obligé du renouveau de l'Église maronite qui reste au centre de ses préoccupations. Cette dernière n'a d'ailleurs plus tenu de concile depuis celui de Louaizé en 1736, qui a opéré une synthèse difficile entre les exigences de modernisation/latinisation du rite et des pratiques de l'Église maronite au Liban, exprimées énergiquement par la Curie romaine, et le maintien des traditions syriaques que l'Église s'efforce de sauvegarder. Sa vision dans ce nouvel engagement dépassait cependant les limites de la communauté; pour lui, le déclenchement d'un renouveau dans l'Église maronite était synonyme de renouveau pour les Chrétiens d'Orient et, bien sûr, pour le Liban. C'était un moyen de laver les blessures de la guerre, de faire un examen de conscience qui pourrait être l'avant garde d'une repentance généralisée de tous les Libanais sur les blessures qu'ils s'étaient collectivement infligées durant quinze ans.

Novateur, son souci principal sera d'assurer une large participation des laïcs à la préparation des dossiers sur lequel le concile aura à se pencher. Il me sollicita pour la rédaction du chapitre économique des documents à soumettre, ce que je fis avec plaisir, tant était grand son enthousiaste, bien que je restai sceptique sur la capacité de notre église à organiser efficacement un tel événement.

Le projet prit une tournure sérieuse, lorsque le patriarche demanda à Youakim Moubarac de quitter Paris et de venir résider à Bkerké, siège du patriarcat, pour commencer effectivement l'organisation du concile. Quelle n'avait pas été sa joie alors de voir la concrétisation de son grand rêve! Je m'en souviens, comme si cela s'était passé hier. Il était débordant de confiance en l'avenir et heureux d'être, enfin, pour une fois dans sa vie intégrée directement à la vie du patriarcat. Mais, j'en avais conçu une angoisse extrême, craignant qu'il ne se heurte à une série d'obstacles décourageants et débilitants pour sa santé. Je lui rendis visite alors dans

les petits appartements qu'on lui avait attribués à Bkerké. Il rayonnait de bonheur de se trouver dans ce haut lieu de la communauté maronite à qui il avait tant donné, sans rien recevoir jusqu'ici, sinon cette marginalité très spéciale dans laquelle il avait vécu sur les franges du Liban et de la France et qui faisait de lui cet être d'exception et à part. Au demeurant, je ne l'ai jamais entendu exprimer la moindre amertume sur cette mise à l'écart de tout honneur ecclésiastique. L'homme avait une trop grande stature morale pour se laisser aller à de tels sentiments, cachés ou exprimés.

Mais bientôt, commença pour lui le temps de l'inquiétude. Rome, en effet, exprimait son souhait qu'un synode pour l'Église maronite se tint au Vatican, comme préalable à la tenue d'un Concile de l'Église maronite au Liban. Il pensait, au contraire, que le Concile devait précéder le synode, être son préalable obligé et espérait que le patriarcat tiendrait bon. Dans cette attitude où il s'exprima avec passion auprès de ses amis, il ne faisait qu'être fidèle à lui-même et à toute son œuvre en faveur de sa communauté. Il voulait, en effet, que les Maronites retrouvent leur vocation de grands médiateurs dans l'Orient arabe, sans tutelle extérieure. Il voulait que dans la fidélité au Saint Siège, l'Église maronite retrouve pleinement ses racines « antiochiennes » pour mieux jouer à nouveau le rôle qu'une certaine latinisation, ou une soumission peut-être trop poussée à la Curie romaine, avait contribué à stériliser. Tout ce qu'il avait exprimé jusque là en demi-teintes à travers sa *Pentalogie maronite* en particulier, semble exploser lorsqu'il se trouve dans l'intimité de ses amis et qu'il exprime alors librement sa très vive opposition à ce que Rome « kidnappe » le Concile maronite projeté. Ses relations dans la Curie romaine ne semblent d'ailleurs plus l'entendre, lui qui fut autrefois un conseiller si écouté pour les relations islamo-chrétiennes. Son angoisse augmente.

En juin 1991, le concile est repoussé à plus tard et la curie romaine convoque un synode pour le Liban qui se tiendra à Rome. Il considère alors que ce synode « risque d'être un coup d'épée dans l'eau ou un château de sable »²⁰. Les événements lui donnèrent raison, le document issu du synode tenu en 1995 n'étant guère à la hauteur des défis rencontrés par le Liban. Il faudra la très belle *Exhortation apostolique* du Pape lui-même aux Libanais en mai 1997, pour rattraper la faible qualité et les contradictions du document synodal²¹.

Mais cet épisode aboutit à sa démission de ses fonctions de Secrétaire Général du Patriarcat maronite et de l'Assemblée des Patriarches et Évêques Catholiques au Liban (APECL) et du Conseil des Patriarches Catholiques d'Orient (CPCO). Cette démission intervint, en effet, lorsqu'il devint apparent que le CPCO et l'APECL ne seraient pas chargées de l'organisation du Synode, entièrement prise en mains par Rome. Il se transforme alors, et pour la première fois de sa vie, en homme en révolte.

²⁰ *Libanica* n°37, Avent 1992, page 6.

²¹ Bureau de Presse du Saint-Siège, *Message de l'assemblée spéciale pour le Liban du Synode des évêques*, Synodus Episcoporum, Bulletin du 14.12.1995-22

Je ne l'avais jamais vu ainsi, désespéré, en proie à un sentiment de dégoût profond. Il me fit la grande amitié de me montrer la lettre de démission de ses fonctions auprès du patriarche avant de la lui envoyer. J'en fus ému et consterné. Ému devant la profondeur de la blessure que cet homme, que j'avais toujours connu d'un calme et d'une sérénité parfaite dans les pires épreuves, ne pouvait pas cacher. Consterné du ton si vif du document que je lui demandai instamment de revoir au calme, une fois qu'il aurait repris son souffle. En réalité, l'angoisse que j'avais éprouvée de le voir se lancer dans cette aventure s'était avérée bien justifiée. Je crois, en effet, que sa blessure ne guérit plus et qu'elle affecta considérablement sa santé physique et morale. Rentré en France, faisant de longues retraites sans que l'on sache où il était, il devint plus rare pour ses amis de toujours, mais tellement plus affectueux encore!

Derniers moments

Un an avant sa mort, il me fut donné de bénéficier de sa part d'un dernier privilège que je devais à cette longue route libanaise et maronite sur laquelle je l'avais parfois accompagné. Il insista auprès de moi-même et de mon épouse pour que durant l'été nous montions à Kfar Zghab, son village natal, d'où il voulait nous faire visiter la vallée sainte, en particulier le couvent de Kannoubine qu'il s'occupait de restaurer. Nous passâmes moi-même, ma femme et nos trois enfants, deux jours exceptionnels en sa compagnie dans l'hospitalité discrète de son frère Ishak. Je le sentis tout à la fois triste, mais heureux de nous « faire les honneurs » de sa demeure spirituelle, la Kadisha, berceau des Maronites au Liban. Il célébra la messe pour nous, le dimanche, dans la petite église du couvent de Kannoubine. Souvenir inoubliable de beauté, de pureté et de dépouillement. Il rayonnait d'une spiritualité exceptionnelle que je n'avais pas connue chez lui jusqu'ici, étant peu pratiquant et encore moins mystique. Ce dimanche là, moi-même mais aussi mes enfants et mon épouse, nous fûmes tous émus de cette spiritualité éthérée qui se dégageait de lui.

Le soir, une fois toute la maisonnée endormie, nous restâmes ensemble un long moment sur la terrasse. Je le sentis inquiet, comme je ne l'avais jamais senti auparavant, de l'avenir du Liban et des Libanais. Il me posait des questions sur ma perception de l'avenir, sur l'attention que je continuerai à donner à notre pays blessé et exsangue, sur l'avenir de mes enfants. Ce fut vraiment un instant saisissant de mon existence, d'autant que je ne le revis plus qu'une seule fois, très fugacement, vieilli, las, même un peu courbé, lui qui avait toujours eu ce port altier. C'était à Paris, quelques mois avant sa mort. Il ne voulut point me dire où il allait en retraite, mais promit de me faire signe dès son retour à Paris, qui n'eut hélas pas lieu, sinon dans son cercueil, que suivirent ses amis fidèles de France et du Liban à l'abbaye de Jouarre.

Aujourd'hui, le paradoxe de la vie de cet homme d'exception est que même oublié ou méconnu, il rayonne plus que jamais, toujours silencieusement et discrètement, dans sa communauté et au Liban. Le sacrifice de sa vie, pourrais-je

presque dire, qu'il fit pour l'organisation d'un grand concile de l'Église maronite, n'a pas été inutile, ni ses efforts et ses travaux vains. Sept ans après la tenue du synode de Rome, le patriarcat maronite décida, en effet, de tenir après tout le concile tel que Youakim Moubarac en avait dessiné l'architecture. Les dossiers de base qu'il avait préparés furent « miraculeusement » sortis intacts des tiroirs; je pense que le concours de ses rares amis dans la hiérarchie ecclésiastique n'est pas non plus étranger à ce miracle. Les auteurs laïcs de certains des dossiers étaient contactés pour reprendre le travail et mettre à jour. Certains, encore sous le choc de ce qu'avait subi Youakim Moubarac, se désistèrent, d'autres dont je suis reprisent avec enthousiasme le travail, tout en tremblant de ne pas pouvoir rester fidèle à la pensée du grand disparu où du moins de voir leur travail, si marqué par la pensée antiochienne qu'il nous avait inculquée, détourné ou « censuré » d'une façon ou d'une autre.

La première session du Concile qui se tint au couvent de Sayyidet et Jabal dans le Kesrouan en juin 2003 fut une réussite éclatante. Nul doute que l'esprit de Youakim Moubarac qui a plané silencieusement sur ces journées ait contribué largement à ce succès, aux côtés des efforts exceptionnels dus au dévouement inlassable des organisateurs. C'est au mois d'octobre 2004 que les travaux du Concile reprendront. Prions pour que Youakim Moubarac qui nous a quittés trop tôt continue d'inspirer cet événement sur lequel il avait bâti tant d'espoir et tout donné de lui-même.

Conserver la mémoire et promouvoir l'œuvre

J'ai été souvent frappé de la façon dont la mémoire et l'œuvre de l'un des amis de Youakim Moubarac a été conservée vivante jusqu'aujourd'hui, bien des années après sa disparition. La personnalité et la pensée de l'Imam Moussa et Sadre continue, en effet, d'être l'objet de colloques annuels et de publications ininterrompues de ses œuvres et discours politiques. Il est vrai que l'Imam joua un rôle politique spectaculaire au Liban et disparut dans des conditions qui restent encore obscures. Il contribua à une révolution sociale et culturelle radicale à l'intérieur de la communauté chiite dont il était issu. Il déclina, en fait, des forces qu'il ne parvint lui-même à contenir par la suite.

Youakim Moubarac, à l'inverse, resta toute sa vie un homme discret, loin des rampes et des feux de l'actualité politique. Son travail toujours silencieux n'avait pas pour objectif d'agrandir l'espace vital de sa communauté, mais de l'amener à réaliser pleinement sa vocation intellectuelle de « conciliateur », de « communicateur » pour réduire les espaces de frictions et de conflit sur cette « terre sainte » du Liban et de la Palestine.

Pour cela, il réalisa un travail immense tout au long de sa vie d'analyse historique, de recueil et d'analyse de documents, travail qu'il mettait toujours au service de la paix et de la concorde entre les communautés

libanaises, entre l'Orient et l'Occident, entre l'Islam et le Christianisme. Je ne l'ai jamais senti chercher pour lui le moindre honneur, encore moins le désir de paraître et de se faire reconnaître. Jusqu'à l'épisode de l'organisation du concile maronite, il était telle une « force tranquille », toujours égal à lui-même, toujours disposé à écouter, quelles que soient les circonstances. Il s'occupait d'ailleurs de ses étudiants avec une sollicitude remarquable. Il n'écrasait jamais personne de son savoir immense.

Est-ce une raison pour continuer dix ans après sa mort d'ignorer la richesse intense de son action et l'immensité de son savoir?

Cet homme, outre ce savoir, portait en lui des visions fulgurantes du passé et de l'avenir. Il avait sondé le passé des relations houleuses entre les Églises d'Orient, entre celles d'Orient et d'Occident, entre le christianisme oriental et l'Islam, entre les trois monothéismes, entre la France et l'Orient, entre la Palestine et le Liban, entre les maronites et l'arabité, entre le Liban et le monde arabe. Cet effort exceptionnel pour trouver dans le passé les liens, les joints, l'intelligence et les logiques cachées qui organisaient les événements glorieux ou misérables était mis au service de l'avenir. Un avenir qu'il voulait pour son communauté, son pays, sa région arabe, plein de promesses et d'espérance. Lutteur intellectuel infatigable, il voulait aider ses compatriotes, son Église, la France, les musulmans à ouvrir les voies d'un avenir moins sombre que le spectacle des malheurs de la Palestine et du Liban dont il a été un témoin privilégié. L'élégance de sa pensée, mais aussi celle de la façon remarquable de s'exprimer, en français ou en arabe, la largeur de ses vues, l'immensité de son savoir, font de son œuvre ce que le Liban a offert de meilleur à la pensée contemporaine.

« L'histoire des hommes et des sociétés doit être en quelque sorte réconciliée avec elle-même pour qu'un avenir de paix et d'entente puisse être préparé pour les générations qui montent »²²: cette phrase qu'il prononce en novembre 1972, en conclusion de la présentation à la Sorbonne de sa thèse de doctorat d'État sur les relations islamo chrétiennes, peut être considérée comme la motivation principale de ses recherches et de ses écrits profanes. Un homme épris de paix, d'humanisme, d'œcuménisme; un homme à la largeur de vue peu commune dont le Liban peut s'honorer. S'il fut pétri de culture française, il resta aussi toute sa vie un homme du terroir libanais, un enfant de la « vallée sainte », tout à la fois mystique et homme d'action, mais aussi un grand écrivain doté d'une vision aiguë des problèmes de l'Orient et de l'Occident dans leurs relations réciproques et malheureuses. Son œuvre reste aujourd'hui d'une actualité plus brûlante que jamais et un guide pour tous les hommes de bonne volonté qui œuvrent pour la paix au Proche-Orient.

²² *Pentalogie islamo-chrétienne, Tome V, p. 279.*